



SERGUEÏ ESSENINE

Journal d'un poète

Traduit du russe par
CHRISTIANE PIGHETTI



ÉDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV^e
2026

[RADOUNITSA¹]

Voici le soir. La rosée
brille sur l'ortie.
Au bord de la route
contre un saule je m'appuie.

De la lune, sur notre toit
ruisselle une grande lumière.
Quelque part au loin
un rossignol chante.

Il fait bon, je suis bien
comme en hiver auprès du poêle.
Les bouleaux se dressent,
hautes chandelles.

Vois ! Par-delà le fleuve,
par-delà l'orée du bois
le veilleur ensommeillé
frappe de sa morne claquette².

1910

1. Littéralement “temps d’allégresse”. Fête du printemps dans le paganisme slave, elle célèbre le renouveau de la nature et marque le début des travaux des champs. Également fête des morts, elle convie les âmes des défunt à festoyer avec les vivants.

2. Au temps des tsars, dans les campagnes russes, un veilleur faisait la ronde autour des bourgs et des villages en agitant une sorte de crécelle pour chasser bêtes sauvages et autres indésirables ; il prévenait également d'éventuels incendies.

NUIT

Le jour las décline vers la nuit,
le roulis de la houle s'est assoupi,
le soleil s'est éteint et la lune
songeuse, glisse sur le monde.
La plaine en silence écoute
le murmure du ruisseau paisible.
La forêt sombre, penchée, somnole,
un rossignol lance ses trilles.
Tout ouïe et caressant
le fleuve chuchote avec ses rives.
On entend au-dessus de l'eau
le joyeux froissement des roseaux.

(1911-1912)

Par-delà les collines, par-delà le val jauni
se fraie le chemin de hameau en hameau.
Je vois la forêt, la braise du crépuscule,
je vois aussi la haie qu'enlace l'ortie.

Dès le point du jour, au faîte des églises
le sable des cieux pâlit et bleuit,
un frisson de brise se lève sur les lacs
et court en chantant à travers l'herbe folle.

Ce n'est pas dans la plaine la chanson du printemps
qui me rend si chère notre immensité verte
mais le monastère, perché sur la montagne,
que j'ai toujours aimé, mélancolique grue.

Chaque soir, à la brune, quand le crépuscule
s'installe sur le pont, tu vas, toi
ma pauvre vagabonde¹,
rendre hommage à l'amour, à la croix.

Clément est l'esprit de l'hôte monastique;
toi qui écoutes, fervent, le chant des litanies

1. Évoque probablement le premier amour d'Essenine, Anna Sardanovskaïa, nièce ou protégée du père Ivan qu'il fréquentait dans son enfance, attiré aussi par la riche bibliothèque qu'il possédait. Elle mourut en couches en 1921, celle dont il disait: "je n'ai jamais aimé qu'elle".

invoque, je te prie, la face du Sauveur
en faveur de mon âme, de mon âme perdue.

1916

Sonne, résonne, ma *talianka*¹ aux peaux mélodieuses.
Cours à la barrière, la belle, au-devant du fiancé.

De bleuets mon cœur s'illumine, le turquoise l'embrase.
Je chanterai sur la *talianka* les yeux bleus de ma belle.

Dans les remous du lac ce n'est pas d'aurore qu'est
tissée l'épure,
derrière le coteau ton fichu brodé, furtif, est apparu.

Sonne, résonne, ma *talianka* aux peaux mélodieuses.
Écoute, la belle, écoute, l'aubade du fiancé.

1912

1. Petit accordéon à un seul clavier dit “l’italien”.

Le pourpre de l'aube s'imprime sur l'étang.
Dans le petit bois avec le glas sanglote le tétras.

Blotti dans un trou, quelque part, un loriot pleure.
Moi seul, l'âme radieuse, ne verse pas de larmes.

Car ce soir, je le sais, tu franchiras l'anneau routier,
assis tous deux contre la meule parmi les gerbes fraîches

je te froisserai comme une fleur, m'enivrerai de baisers,
qui est de joie grisé n'a cure que l'on glose.

À force de caresses tu rejetteras ce voile soyeux
et je t'enlèverai, ivre, dans les halliers jusqu'à l'aube.

Qu'il sanglote avec le glas le tétras du petit bois.
Dans le pourpre de l'aube il est une mélancolie joyeuse.

1910

Les roseaux se mirent à bruire à l'embarcadère.
La fille de roi pleure au bord de la rivière.

À la fête de *Semik*¹, la belle a scruté son destin.
La vague a dénoué sa couronne de liseros.

Las ! Le printemps, de ses noces, ne sera pas témoin,
Le funeste *lesnoï*² l'a plongée dans l'effroi :

L'écorce du jeune bouleau est toute grignotée
la ronde des souris du logis l'a chassée³.

Les coursiers piaffent, lancent des coups de tête
Aïe ! le *domovoï*⁴ n'aime guère les noires tresses.

Les pinèdes exhalent une odeur d'encens,
l'aquilon sonore psalmodie le chant des morts.

1. Fête du jeudi après Pâques qui donnait lieu à toutes sortes de rites et divertissements d'origine païenne ; les jeunes filles tressaient des couronnes de liseron qu'elles jetaient à l'eau, et selon que les couronnes surnageaient, tournoyaient, coulaient ou étaient entraînées par le courant, on en présageait les événements heureux ou malheureux de l'année.

2. Génie des bois.

3. Écorce rongée, souris, effluves de sapin : autres signes de mort dans le folklore russe.

4. Génie domestique plutôt velu et malfaisant.

La fille tristement va et vient sur la rive,
La vague tendrement lui tisse un linceul d'écume.

1914

Le merisier sème sa neige
toute de fleurs et de rosée.
Les freux s'attardant sur de jeunes pousses
se promènent dans le champ.

Ondoiement de l'herbe soyeuse,
effluves de pin résineux.
Aïe ! prairies et chênaies !
le printemps m'a tourné la tête.

Mon âme comme l'arc-en-ciel
s'éclaire de choses mystérieuses.
Je songe à ma fiancée,
mon chant n'est que pour elle.

Sème donc, merisier, ta neige,
oiseaux des bois chantez, trillez.
À travers prés ma course houleuse
sèmera de même la fleur écumeuse.

Ô mon terroir abandonné,
ô mon pays désert.
Le foin n'est pas coupé,
bois et monastère.

Les isbas sont de guingois,
il n'en reste plus que trois
et les faisceaux de l'aube
font écumer les toits.

Sous le couvert du chaume,
rognures de chevrons ;
le vent asperge de soleil
moisissure bleuâtre.

Aux fenêtres, les corbeaux
tambourinent de leurs ailes,
le merisier, comme le blizzard,
fait signe de la manche.

Ton vécu, ta vie dans la brande
n'est-elle déjà que légende ?
Que chuchote l'herbe folle
quand vient le soir, au passant ?

PREMIÈRE NEIGE

En route. Silence. Sur la neige
Sous les sabots sonne le galop.
Dans les prés seuls batifolent
des volées de corbeaux gris.

Envoutée par quelque fée
la forêt somnole en rêvant.
Ne dirait-on pas le sapin¹
natté de tresse blanche.

Courbé comme une petite vieille
appuyée sur son bâton.
À la cime du houppier
un pivert martèle le tronc.

Le cheval caracole – vaste, l'espace !
La neige étale son châle de flocons.
Sans fin, la route fuit
comme un ruban à l'infini.

(1914)

1. En russe, les noms d'arbres cités ici sont féminins.

L'AUTOMNE

à R. V. Ivanov

Sur les pentes abruptes de genévrier tout est calme.
L'automne, jument rousse, se frotte la crinière.

Du linceul alluvial qui borde le fleuve
on perçoit de ses fers le cliquetis bleu.

Le vent comme un prélat, d'un pas précautionneux,
aux ressauts du chemin froisse la feuillée,

à la branche du sorbier il effleure d'un baiser
les rouges blessures d'un invisible Christ.

1914

Ce ne sont pas les vents qui décoiffent les bosquets
ni la chute des feuilles qui dore les collines.
Mais des hymnes d'étoiles filantes qui ruissentent
de l'invisible chapiteau du ciel.

Je vois ceci : sur les nuages ailés
en mante bleu foncé s'avancer
la Mère bien-aimée
tenant dans ses bras son Fils Immaculé.

Elle porte au monde une nouvelle fois
à crucifier le Christ ressuscité :
“Va ! mon Fils, sans havre ni toit,
sous l'arbrisseau goûte et vois.”

Et désormais tout pauvre hère
m'interpelle avec angoisse :
ne serait-ce là, à la porte, l'Oint de Dieu
qui frappe de son bâton d'écorce ?

Car imagine que je passe mon chemin
et qu'à l'heure secrète, j'ignore
entre les sapins – les ailes du chérubin,
et contre une souche – le Christ affamé.

1914

Je suis un pauvre vagabond.
Par la steppe avec l'étoile du soir
comme le simandre
je chante Dieu.

Les feuilles du tremble choient
sur un tapis de soie,
oyez, bonnes gens, oyez
les frissons des paluds.

À tire d'aile l'alouette
effleure le sapin d'un baiser
grisolle par la plaine
chante printemps et paradis.

Moi, pauvre vagabond,
dans l'azur je prie.
Sur la route ardente
dans l'herbe je m'étends.

Avec délices je repose
parmi les perles de rosée
une veilleuse sur le cœur
au fond du cœur, Jésus.

(1915)

Me revoici parmi les miens,
ô mon pays tendre et pensif!
Le gros temps derrière le mont
de son gant de neige me fait signe.

La grisaille du jour maussade
va s'échevelant, et passe;
la mélancolie du soir,
poignante, me saisit.

Sur les coupoles des églises
l'ombre gagne peu à peu.
Compagnons des plaisirs et jeux,
jamais nous ne nous reverrons !

Les années ont sombré dans l'oubli
et qui sait où vous vous en êtes allées?
Seule comme naguère l'eau
murmure encore sous le moulin ailé.

Que de fois dans la nuit obscure
au tintement de roseaux brisés
n'ai-je prié la terre encore fumante
pour ceux qui ne reviendront plus.

Juin 1916